

Montpellier, le 18 avril 2011

Patrick Monier-Vinard à Promotion Maréchal Bugeaud.

Objet: Théâtre.

Chers petits cos,

Vous trouverez ci-après le texte, écrit dans le plus grand secret, de la tragédie militaire que la troupe de la Bugeaud Languedoc-Roussillon eut jouée devant vous, si notre réunion de parrainage avait duré deux jours pleins, comme initialement prévu.

Le programme ayant été raccourci (tel un aristocrate à la Révolution) nos actrices, acteurs, décorateur, musicien et régisseurs ont été privés de l'envie qu'ils avaient de brûler les planches (comme les Anglais, à Rouen, sous les pieds de Jeanne d'Arc)

Faute de spectacle, puissiez-vous néanmoins prendre plaisir à la lecture des nouvelles aventures du général Montillier, personnage bien connu de ceux d'entre vous qui ont eu la lumineuse idée d'enrichir leur bibliothèque en investissant (comme Vauban) dans mon œuvre romanesque.

Contrairement à *Négatif, mon colonel !* et *Affirmatif, mon général !* qui, à défaut de valeur littéraire, avaient une valeur vénale,¹ Il fait froid dehors est gratuit.²

Au moment de chausser vos lunettes et de brancher vos sonotones, gardez à l'esprit qu'il s'agit, ici, de théâtre. A lire, donc, en imaginant les jeux de scène, les intonations de voix, les mimiques et les trous de mémoire des interprètes, et les réactions bugissantes d'un public riche d'EOA peu exigeants et de petites cottes bienveillantes.

Fraternellement,

PMV, écrivain privé (d'éditeur) et frère de MMV (le général)

1 Pour les investisseurs retardataires, le prix reste le même: 15 euros pièce, soit l'équivalent d'une pizza et d'un quart de rosé.

2 Comme l'ont été La Vie de shako, l'Oiseau choisi, la Vie de château, la Prostate, etc, etc...

Il fait froid dehors

Tragédie militaire en 3 actes

de Patrick Monier-Vinard

Le thème:

Le Matéguala a déclaré la guerre à la France. La riposte est à la mesure du péril et un missile nucléaire aussitôt lancé du plateau d'Albion. Mais bientôt un détachement de parachutistes matégualèques encercle le PC du général Montillier où a trouvé refuge l'épouse du président de la République. L'ennemi fait alors part des ses conditions : deux millions de dollars en échange de la femme ! L'armée française cèdera-t-elle à cet odieux chantage au risque d'y perdre ce supplément d'âme que le monde civil lui envie ?

Les personnages :

Le général Montillier, commandant les armées françaises (M), le colonel Courtois, son chef d'état-major (C), le sergent Boulet (B), Isabelle, la femme du président (I) Fidel, le matégualèque (F) et, en "voix off", l'officier de tir du plateau d'Albion (Alb).

Le décor :

Un PC opérationnel d'une grande austérité, uniformément peint en kaki. Sur le mur du fond un écran blanc pour projection de cartes. Pour seul mobilier, deux bureaux à tiroirs se faisant face. Sur l'un sont posés un bouton de commande en forme de champignon et un téléphone de couleur camouflée. Sur l'autre, un ordinateur. Deux portes d'entrée : l'une située à l'arrière plan, l'autre latéralement.

Les costumes :

Uniformes pour les militaires (tenue d'état-major, puis treillis camouflé), robe de haute couture pour Isabelle, vêtement exotique pour Fidel.

Acte 1

Au lever de rideau, le général Montillier (M) et le colonel Courtois (C) sont seuls en scène, assis chacun à un bureau. Ils jouent à la bataille navale.

M : B 1, B 2.

C : A l'eau ! M 7, M 8.

M : Touché ! V2, V3.

C : A l'eau !

M : Mais, il est où votre putain de porte-avions, bordel de merde ?

C : (finement) Secret Défense, mon général. H 1, N 1.

M : Touché ! K 6, K 7.

C : A l'eau ! E 2, E 3.

M : Coulé !

C : Vous n'avez décidément pas de chance, mon général.

M : Épargnez-moi vos condoléances, Courtois. A la guerre, il n'y a pas plus de chance que de beurre dans la roulante. La guerre, c'est la minutie dans la préparation et la brutalité dans l'exécution. Notez bien ce que je viens de dire.

C : (sortant un volumineux calepin du tiroir et écrivant) Je note, mon général, je note... (d'un ton mielleux) Vos pensées me sont si précieuses...

Fait irruption sur la scène le sergent Boulet (B).

B : Mon général ! Mon général !

M : Que se passe-t-il, sergent Boulet ? Vous ne voyez pas que je travaille avec le colonel ?

B : Mon général ! Mon général ! C'est la guerre !

M : Figurez-vous que je suis au courant, Boulet. En moins de trois minutes, je viens de perdre un porte-avions, deux croiseurs et la totalité de ma flotte sous-marine !

B : Mais, mon général, il s'agit de la guerre, la vraie ! Le Matéguala nous a déclaré la guerre !

M : Arrêtez de dire des conneries, Boulet ! Ou si vraiment c'est au dessus de vos forces, ayez au moins l'obligeance de ne pas brayer comme un âne. Imaginez que des oreilles ennemies vous écoutent...

B : Pas de danger, mon général. (simulant une fermeture éclair sur sa bouche) Comme on disait en 40, « A bon militaire, fermeture éclair ! »

M : (ignorant l'interruption) ...que les plombiers de l'Élysée nous aient mis sur écoute, ou pire qu'un bâton merdeux de journaliste vous entende et ressorte des poubelles qui lui tiennent lieu d'archives l'une de ces vieilles formules du genre : "Quand les cons voleront, le ciel sera kaki" ou "Seules l'imbécillité militaire et l'immensité du ciel peuvent donner une idée de l'infini".

B : Pourquoi ils disent ça, mon général ? L'armée française n'a peut-être pas inventé l'eau chaude mais c'est quand même bien elle qui va au charbon.

M : Et elle continuera à le faire ! Croyez-moi, il n'est pas une puissance au monde qui aurait l'imprudence, que dis-je l'imprudence ? L'impudence de venir jusque dans nos bras égorger nos fils et nos compagnes !

C : Il y a pourtant eu quelques précédents fâcheux, mon général.

M : Quels précédents ? Alésia ? Azincourt ? Trafalgar ? La Bérézina ? Tout cela est de l'histoire ancienne. Sachez que depuis la défaite de 1940, le Couac 40 comme l'appelait récemment un golden boy qui a fait fortune dans les obligations...

B : (l'interrompant) J'ignorais qu'on pouvait se remplir les poches tout en remplissant ses obligations militaires !

M : Il ne s'agit pas de ces obligations là, Boulet. Le jour de la sélection, ce jeune trou du cul est resté à peine un quart d'heure, le temps de dégainer de sa poche révolver un certificat psychiatrique, d'expliquer au médecin-chef le trouble qui était le sien à l'idée de partager avec huit autres membres la chaude promiscuité d'une chambrée, puis de tirer sa révérence et d'aller mettre son petit derrière à l'abri sur les bancs de l'Université.

B : Dommage que je ne l'ai pas eu entre les mains, celui là. Je lui aurais fait passer le goût des longues études.

M : Je n'en doute pas, Boulet. Bien, on en était où ?

B : A la Bourse, mon général.

M : Ah oui ! Je disais donc que, depuis le Couac 40, jamais les actions de l'armée française n'ont été aussi haut !

C : Ainsi, selon vous, mon général, nous sommes prêts à faire la guerre ?

M : Pourquoi ferions-nous la guerre, Courtois ? Quand il nous suffit de défiler le 14 juillet pour dissuader le plus belliqueux de nos ennemis. Ah ! Ces défilés sur les Champs Elysées ! Nos avions striant le ciel bleu de leurs ailes argentées, le grondement de nos chars labourant de leurs chenilles d'acier la plus belle avenue du monde, les bouches de nos canons riant de toutes leurs dents, le crépitement des applaudissements comme autant de salves de pistolets-mitrailleurs, le staccato des talons attaquant le bitume, puis prenant le relais de la musique militaire, les flonflons des bals populaires, les jeunes filles en robes légères cédant, impuissantes, au prestige de l'uniforme, les lendemains qui chantent, les ventres qui s'arrondissent... C'est Napoléon qui serait content, lui qui disait: "les femmes sont le moule des braves !"

B : C'est bien joli, mais tout ça c'est fini, mon général. Le Matéguala nous a déclaré la guerre !

M : Mais bordel de merde, pourquoi ils viennent nous emmerder ceux-là ? Et puis c'est qui le Matéguala ?

C : Dites-moi que je rêve, mon général ! Vous, le commandant en chef de nos armées, le décideur en dernier ressort, vous ne connaissez pas le Matéguala !

M : Bien sûr que je le connais. Figurez-vous que j'avais pour voisin de lit à Saint-Cyr un élève officier matégualèque. Je me souviens de son prénom, Fidel, comme Castro. Il lui ressemblait d'ailleurs, à part la barbe que le coiffeur de l'école, éminent spécialiste de la boule à zéro, s'était empressé de lui tondre.

C : Savez-vous ce qu'il est devenu ?

M : Aucune idée.

C : N'avez-vous jamais lu son nom dans les journaux ?

M : J'ai autre chose à faire qu'à lire des torchons, Courtois !

C : Certes mais dans les circonstances présentes le fait de reprendre contact avec lui pourrait se révéler utile. Imaginez qu'il occupe à l'heure actuelle un poste important dans la hiérarchie matégualèque.

M : Aucune chance, c'était un garçon quelconque, sympathique au demeurant mais sans aucun avenir. Et en plus il buvait ! Je me rappelle qu'un soir, ayant reçu de son pays un colis contenant deux bouteilles de téquila, il les avait bues l'une après l'autre à la santé de la révolution et de Che Guevara. Tout matégualèque qu'il était, il a fini saoul comme un polonais.

B : (outré) Mon grand-père maternel était polonais, mon général ! Je proteste !

M : Écoutez-moi Boulet ! J'ai beaucoup de respect pour les anciens en général et votre aïeul en particulier mais il faut bien reconnaître que vos compatriotes ne crachent pas sur la vodka et qu'à partir de la troisième bouteille ils disent n'importe quoi. Prenez par exemple Copernic et sa théorie fumeuse d'une terre qui tournerait autour du soleil et ne serait plus le centre du monde. Il pensait peut-être nous faire avaler ça ?

B : Et pourtant elle tourne, mon général...

M : Maintenant écoutez-moi bien Copernic...

B : (l'interrompant) Pas Copernic, mon général, Boulet, sergent Boulet.

M : ... cette histoire du Matéguala vous l'avez rêvée, d'accord ? Alors vous filez chez le médecin-chef, il vous donne 20 cachets d'Alqua Seltzer, vous les avalez avec de l'eau, j'ai dit de l'eau...

B : Vous êtes dur avec moi, mon général.

M : ...et quand vous aurez à nouveau les yeux en face des trous, vous revenez me voir pour signer vos 8 jours d'arrêts, motif: propagation de fausses nouvelles et tentative de porter atteinte au moral des troupes.

B : Mais puisque je vous dis que c'est la guerre, mon général !

M : Garde-à-vous, Boulet ! Arrêtez de me casser les couilles ! Parce que je vais vous dire une chose. Vous voyez ce téléphone, là, sur mon bureau ?

B : Affirmatif, mon général, je le vois 5/5 !

M : Eh bien figurez-vous qu'il est relié directement à l'Élysée et que s'il y avait la guerre comme vous le prétendez, le président de la République m'aurait déjà appelé. Or il ne l'a pas fait et ne le fera pas !

La sonnerie du téléphone retentit. Montillier décroche.

M : (d'une voix de commandement) Général Montillier à l'appareil ! De quoi s'agit-il ? (voix radoucie) Ah! C'est vous monsieur le président. Mes devoirs monsieur le président. Si je suis au courant que le Matéguala nous a déclaré la guerre. Comment pourrais-je l'ignorer, vous connaissez l'excellence de nos services de renseignement (...) Vous avez un doute sur leur excellence ? Je vous trouve bien sévère, monsieur le président (...) Pourquoi ne vous ai-je pas informé plus tôt? Parce que la guerre étant une chose trop grave pour être confiée aux civils, c'est aux militaires de la faire. (...) Ah! Vous avez vous-même été militaire. Combien de temps ? Un quart d'heure ? Et ça vous a suffi pour tout comprendre ? Vous avez de la chance, monsieur le président, moi ça fait 30 ans que j'essaie et j'ai toujours du mal (...) Si nous sommes prêts ? S'il nous manque un bouton de guêtre ? Dans la mesure où ça fait un demi-siècle qu'il n'y a plus de guêtres dans l'armée française cela m'étonnerait, mais je vais néanmoins m'en assurer, monsieur le président (...) Comment je compte m'y prendre pour repousser cette odieuse agression ? (voix ragaillardie) Je vais vous le dire, monsieur le président. Premièrement : faire la guerre, deuxièmement : faire la guerre, troisièmement : faire la guerre ! (...) Mes devoirs, monsieur le président (...)

B : Alors qui c'est qu'avait raison ?

M : Dispensez-moi de votre triomphalisme, Boulet ! Dites-moi plutôt par quel mystérieux concours de circonstances, vous, un sous fifre...

B : Je proteste, mon général !

M : ... avez été le premier à apprendre que le Matéguala avait déclaré la guerre à la France ?

B : C'est un homme qui est passé me le dire.

M : Un homme ! Quel homme ?

B : Un civil, mon général.

M : Les civils ne sont pas des hommes ! Combien de fois faudra-t-il que je vous le répète ? Les civils sont des couilles molles et Dieu lui même en est d'accord. N'a-t-Il pas créé les militaires parce que les civils l'avaient déçu ?

C : (ressortant son calepin) Je note, mon général, je note...

M : Pas besoin de noter, Courtois, c'est écrit dans la Bible. Or en matière d'exactitude scientifique, ce bouquin fait autorité, reprenez-moi si je me trompe.

C : Une autorité parfois contestée, mon général...

M : Par les civils, Courtois, pas par nous ! Que les militaires aient fait leur apparition il y a 4 000 ou 4 millions d'années, on s'en fout. Comme on se fout de la théorie de Darwin sur l'évolution. Depuis leur création, les militaires n'ont pas évolué et n'évolueront jamais ! Bien, revenons à nos moutons. Il était comment votre civil, Boulet ? Laid, obséquieux, le regard fuyant ?

B : En fait je n'ai pas trop eu le temps de le voir. Il portait un drôle d'habit et en plus il est resté juste le temps de me dire qu'il était pressé, qu'il devait aller à

l'Élysée porter un message, mais qu'il reviendrait dans pas longtemps et que ça allait chier pour notre matricule.

M : Si je vous comprends bien, Boulet, un civil non identifié est entré chez nous et en est ressorti sans que personne n'ait l'idée de l'interroger afin qu'il nous mette au courant de ses intentions.

B : Moi, je l'aurais bien mis au courant, comme vous dites (il simule le maniement d'une gégène) mais je me permets de vous faire remarquer que ça fait 50 ans qu'on n'a plus le droit de se servir de l'électricité pour discuter avec les gens.

M : A mon tour de vous faire remarquer une chose, Boulet. Ici, on n'entre pas comme dans un moulin, on est dans le PC opérationnel de l'armée française! Un lieu où, par un labeur de tous les jours (il montre d'un geste les bureaux) la guerre se pense.

B : A ce propos, justement, le monsieur a dit que l'objectif des forces matégualèques n'était pas de perdre son temps à détruire notre corps de bataille, mais de s'en prendre directement aux têtes pensantes, c'est à dire à nous...

M : A moi, voulez-vous dire.

B : ...ce qui signifie qu'on va être les premiers à déguster.

M : Et alors? Auriez-vous peur du feu, Boulet ?

B : C'est pas moi, mon général, c'est mes p'tits gars (geste vers les coulisses), ils ont entendu ce que m'a dit le monsieur et ils commencent à baliser sec.

M : Ces p'tits gars, comme vous dites, craindraient-ils de mourir et de se couvrir d'une gloire immortelle?

B : En attendant, ils ont préféré se couvrir d'un casque lourd.

M : Et pourquoi pas d'un parapluie tant qu'ils y sont ?

B : Le port du parapluie est interdit par le règlement, mon général !

M : Et le parapluie nucléaire, il est interdit peut-être ? Parce que au cas où cela aurait échappé à votre sagacité, je vous rappelle que nous disposons depuis quelques temps d'une arme atomique dont le champignon est un tantinet indigeste, reprenez-moi si je me trompe.

B : Certes, mon général, mais le déclenchement du feu nucléaire est une opération longue et délicate, il y a des procédures à respecter.

M : Erreur, Boulet ! Vous voyez ce champignon sur la table ?

B : Vu, mon général.

M : Eh bien, il permet justement de s'affranchir de ces fameuses procédures. Une seule pression de ma main (geste de la main façon « question pour un champion ») et un missile balistique décolle aussitôt du plateau d'Albion, pour aller larguer ses 100 kilotonnes de plutonium enrichi en n'importe quel point du globe.

B : Sans passer par l'Élysée ?

M : Pourquoi diable voudriez-vous que notre missile passe par l'Élysée ? Un peu de jugeote, Boulet.

B : Je parlais de l'autorisation, mon général. Vous n'auriez quand même pas l'audace de tirer un missile sans le feu vert du président de la République !

M : Doubteriez-vous de moi, Boulet ? Je vais vous montrer ce que c'est que l'audace. (se tournant vers Courtois) Courtois, appuyez !

C : Mais, mon général...

M : Ne faites pas l'enfant, Courtois. C'est juste pour montrer à Boulet comment ça marche.

C : Mais, mon général...

M : Appuyez !

C : Je proteste !

M : C'est un ordre !

C : Je m'insurge !

M : Appuyez !

C : (appuyant sur le bouton) Je cède à la force des baïonnettes...

Voix off en provenance du plateau d'Albion : « Missile numéro 1 parti ! »

M : Alors qu'est-ce que vous en dites ?

B : Je dis que si c'est un vrai missile qui vient de décoller, on n'est pas dans la merde...

M : Pas de panique, Boulet. Simple simulation. Le système était débranché.

C : Il était branché, mon général.

M : Je vous demande pardon ?

C : En cas de déclaration de guerre, le système se branche automatiquement.

M : Et pourquoi vous ne me l'avez pas dit ?

C : Parce que vous ne me l'avez pas demandé. (consultant son carnet) Je me suis tu, fidèle en cela à la pensée que vous avez eue le 2 décembre dernier et que j'ai notée (il lit) Le subalterne quelque soit son grade n'a pas le droit d'interroger son supérieur sur le bien fondé de ses décisions. Son seul droit est d'obéir et de fermer sa gueule.

M : Et alors ? Ne dois-je pas moi-même obéir sans protestations ni murmures au président de la République qui, entre nous soit dit, ne ferait pas la différence entre un missile balistique et un cerf volant.

Le téléphone sonne.

M : (d'une voix de commandement) Général Montillier, à l'appareil. De quoi s'agit-il ? (voix radoucie) Ah ! C'est vous, monsieur le président. Mes devoirs, monsieur le président (...) Vous voulez savoir quel est le cinglé qui a appuyé sur le champignon ? (...) Non ! Ce n'est pas moi, monsieur le président, c'est le colonel Courtois. (...) Si le colonel Courtois est un imbécile ? Affirmatif, monsieur le président ! (Courtois est offusqué) Mais il est plus à plaindre qu'à blâmer. On ne passe pas 30 ans dans l'armée française sans en garder quelques séquelles (...) Vous exigez qu'il soit rétrogradé ? Au grade de deuxième classe ? Ne pourriez-vous faire preuve d'un peu de mansuétude ? (le général se tournant

vers Courtois) Première classe, ça vous va ? (...) Vous venez également de dégrader le commandant du plateau d'Albion qui a laissé partir le missile ? C'était la moindre des choses, monsieur le président. (...) Que me dites-vous ? Cet officier aurait pris ombrage de votre décision et refuserait de vous révéler la position actuelle de notre missile ! (...) Ce que je compte faire ? Mais mon devoir, monsieur le président, tout mon devoir, rien que mon devoir ! (...) Allo ? Allo ? (On comprend que le président a raccroché)

Le général raccroche à son tour puis se tourne vers Courtois.

M : C'était le président !

C : (d'un ton ironique) C'est pas possible ? Je ne m'en serais jamais douté.

M : Dites-moi, Courtois, vous ne seriez pas en train de faire du mauvais esprit par hasard ?

C : (d'un ton pincé) Ce serait bien la première fois qu'on verrait un soldat de première classe faire de l'esprit.

M : Oubliez cela, Courtois, de grâce. Le président s'est légèrement emporté, c'est tout, mais ça ne change rien. Sachez que, pour moi, vous êtes et demeurez mon chef d'état-major. Que vous n'ayez pas inventé la poudre est une chose, que vous sachiez la faire parler en est une autre. (le général sort un dossier de son bureau) J'ai sous les yeux les deux dernières citations qui vous ont été décernées : "N'a pas hésité à monter à l'assaut d'une position qui, si elle avait été tenue, eut été imprenable". Et cette autre : "Encerclé par un adversaire supérieur en nombre, a continué à tirer pour faire croire à l'ennemi qu'il avait encore des munitions" Ces citations sont comme autant d'étoiles qui illuminent votre dossier !

C : Ces étoiles, je préférerais les avoir sur les manches !

M : Pourquoi tant de hâte, Courtois ? Savez-vous ce que c'est que la vie d'un général ?

C : Pas vraiment, non. Et au train où vont les choses, si je dois recommencer à partir de 1ère classe, je ne suis pas près de le savoir.

M : Eh bien vous avez de la chance ! Quand vous êtes général, votre vie ne vous appartient plus. Pas un dîner en ville dont la maîtresse de maison ne rêve de vous voir reconstituer sur sa nappe la bataille d'Austerlitz avec des boulettes de pain. Pas un propriétaire de chasse en Sologne qui n'ait pour ambition de vous voir décimer au fusil-mitrailleur sa population de faisans. Pas un grand couturier qui ne conçoive ses défilés de mode sans la touche de couleur qu'y apportera votre tenue camouflée assise au premier rang. En un mot, Courtois, dès votre quatrième étoile, vous devenez l'objet de toutes les convoitises...

B : (interrompant le général) Si je puis me permettre, mon général, je tiens à vous signaler que les sergents aussi font l'objet de convoitises. La semaine dernière, par exemple, j'ai été invité à une réunion Tupperware que ma femme avait organisée...

M : (ignorant l'intervention) ... Les médias se disputent à coups de millions le droit d'afficher votre visage à la une de leurs magazines, les paparazzis vendent à prix d'or les photos volées à votre vie privée, les nègres brûlent de vous entendre raconter votre vie afin d'en écrire l'épopée. Chaque ride de votre front, chaque phrase que vous prononcez, chaque pensée profonde que vous exprimez font aussitôt le bonheur des intellectuels qui se les attribuent sans vergogne.

C : Je ne savais pas nos intellectuels à ce point dépourvus d'idées qu'ils en soient réduits à puiser leur inspiration dans nos états-majors.

M : Et pourtant c'est ainsi, Courtois, depuis la nuit des temps. Croyez vous que Racine ou Molière eussent existé sans le maréchal Turenne, Chateaubriand sans le général Bonaparte ou Courteline sans le capitaine Ramolo et l'adjudant Flik ? Et parce qu'en tant que général en chef vous êtes l'héritier naturel de ces grands anciens, votre devoir sacré est de prêcher la bonne parole de cénacle en cénacle, de vernissages en symposium, et de cocktails en restaurants. Comment voulez-vous garder la ligne dans ces conditions ? (il montre son tour de taille)

B : C'est pas grave, mon général. En 40 on avait la ligne Maginot et on l'a pas gardée non plus!

M : (ignorant toujours) Pour vous donner un exemple, j'étais hier encore l'invité de l'un de nos jeunes et fougueux députés. Vous savez ce qu'il m'a demandé ?

C : De prendre sa place? Ça ne serait pas du luxe d'avoir à nouveau un militaire assis sur les bancs de l'Assemblée nationale.

M : Temps révolu, Courtois, où les sabres cliquetaient dans les rangs et où le général Gallieni, ministre de la Guerre, pris à parti par un député de l'opposition descendait de la tribune pour lui tirer la barbe ! Non, ce que voulait ce brillant énarque, c'est que je donne aux 2 000 soldats cantonnés dans sa circonscription, l'ordre de voter pour lui aux prochaines élections.

C : J'espère que vous l'avez envoyé sur les roses !

M : Non, j'ai préféré biaiser. Je lui a dit que les militaires n'ayant obtenu le droit de vote qu'en 1945, un an après les femmes soit dit en passant, ils ont encore du mal à en maîtriser les subtilités, et qu'une consigne de vote, semant le trouble dans les esprits, risquait fort de se retourner contre lui. Je lui ai cité le cas du référendum de 1961 où, afin d'éviter les confusions, n'avaient été distribués à la troupe que des bulletins oui. Je lui ai suggéré de faire pareil. Il n'a pas insisté. Cela dit, c'est lui qui a payé l'addition, du moins ses électeurs, la nourriture était tout à fait convenable et le Château Margaux excellent.

C : Eh bien moi hier j'ai mangé sur le terrain et j'ai bu du Château La Pompe !

M : Ah ! Les repas sur le terrain ! L'inoubliable simplicité de la gastronomie militaire. Le bifteck cuit sous la selle, la boîte de singe réchauffée au lance-flammes, la truite sauvage pêchée à la grenade, le sanglier achevé à la baïonnette, le légionnaire en képi blanc vous tendant votre gamelle matinale en disant : « Tiens, voilà du boudin ! ». Et les boissons ! La longueur en bouche du vin de l'Intendance avec ses 40 % de raisin et ses 60 % de bromure, le goût inimitable de l'eau des marigots et de ses amibes en suspension, le quart de

pastis sec au petit-déjeuner calmant l'impétuosité de vos intestins et vous cimentant le sphincter ! Je vous envie, colonel Courtois.

B : (protestant) Alors, là, je ne suis pas d'accord, mon général. Il n'y a plus de colonel Courtois ! Le colonel Courtois vient d'être dégradé. Désormais, il n'y a plus que le première classe Courtois qui me doit le respect ! (montrant ses galons de sergent à Courtois) Tu sais lire les images ?

M : (s'efforçant au calme) Je peux vous poser une question, Boulet ?

B : Affirmatif, mon général.

M: Quel est votre QI?

B : 75, mon général ! Je m'en souviens parce que c'est le calibre du canon avec lequel, en 14-18, on a foutu la pâtée aux Boches.

M : Parce que vous êtes artilleur ?

B : Affirmatif, mon général. Quand j'ai demandé à m'engager, ils m'ont dit qu'avec un nom pareil, Boulet, c'était soit l'artillerie dans l'armée, soit la mine de charbon dans le civil.

M : Et vous avez préféré l'armée ?

B : Affirmatif, mon général !

M : Je me réjouis de savoir que l'artillerie, arme savante par excellence, possède dans ses rangs un collaborateur de votre calibre. Vous êtes donc intelligent, Boulet ?

B : (modeste) J'aime à le penser, mon général.

M : Eh bien moi, ce que j'aimerais c'est que vous retourniez à votre poste et que vous interdisiez à quiconque, je dis bien à quiconque, de pénétrer dans notre enceinte. Le moulin, c'est fini! Suis-je clair ?

B : Fort et clair, mon général ! (Boulet fait demi-tour. Avant de franchir la porte du fond il se retourne) Juste une dernière question, mon général. Comme c'est la guerre, on a le droit de tirer sans sommations ?

M : (accablé, se prenant la tête dans ses mains) Mon Dieu...

B : (tourné vers l'extérieur et d'une voix joyeuse) Eh ! Les gars ! J'ai une bonne nouvelle, on a le droit !

(On entend des salves de coups de feu. Boulet quitte la scène par la porte du fond)

M : Bien ! Où en étions-nous, Courtois ?

C : J'avais coulé votre dernier sous-marin et c'était à vous de jouer.

M : Quoi ? Jouer à la bataille navale alors que le Matéguala vient de nous déclarer la guerre ! Mais, à quoi pensez-vous ?

C : A rien, mon général.

M : Comment ça à rien ? Vous vous foutez de moi ?

C : Nullement, mon général. (consultant son calepin) Ne m'avez-vous pas dit, je cite, « un officier qui commence à penser est un officier qui s'apprête à désobéir. »

M : J'ai dit ça, moi ?

C : Le 24 octobre dernier, mon général. Souvenez-vous, c'était le jour où, ayant appris que le président avait mis son veto à votre cinquième étoile, vous aviez envisagé de balancer un missile nucléaire sur l'Élysée. Je me souviens que, ce soir là, vous n'aviez guère le moral.

M : (d'un ton ferme) La différence c'est qu'aujourd'hui j'ai un moral d'acier. Aujourd'hui c'est la guerre. Je vous donne l'ordre de penser !

C : A vos ordres, mon général.

M : Bien. Commençons par le commencement. C'est quoi exactement le Matéguala ?

C : Je me suis permis de rédiger une petite fiche.

M : Pourquoi petite ?

C : Parce le Matéguala est un petit pays. Comme nous sommes-nous mêmes sous le regard de Dieu de petits êtres...

M : Épargnez-moi votre philosophie, Courtois. Lisez !

C : Matéguala : île des Caraïbes, 2 000 kilomètres carrés, 40 000 habitants, considérée comme le nec plus ultra en matière de paradis fiscal...

M : (l'interrompant) Je vais faire de ce paradis un enfer !

C : (poursuivant sa lecture) un PNB égal au triple de celui de la France, cette richesse étant inégalement répartie. Si j'en crois les statistiques, il y aurait 99 % de pauvres et 1 % de blindés.

M : Parce qu'ils ont des blindés ?

C : C'est une expression, mon général. Blindé de chez blindé, riche de chez riche, pleins de pognon quoi !

M : Vous n'aviez qu'à le dire tout de suite. Qu'est-ce que cette manie de vouloir parler comme les civils ? Auriez-vous honte d'utiliser le vocabulaire militaire qui, bien que limité à 350 mots...

C : 310, mon général.

M : ... a le mérite d'être clair. Chez nous, un chat c'est un chat, un pauvre c'est un pauvre, un riche c'est un riche, un blindé c'est un char, et un journaliste c'est un enfoiré. Vu ?

C : Vu, mon général !

M : J'imagine qu'avec tout cet argent ces messieurs se sont payé le fin du fin en matière d'armement. On sait ce qu'il va y avoir en face ?

C : (poursuivant sa lecture) J'y viens, mon général, j'y viens. Côté Marine, un petit millier de yachts équipés de canons-harpons pour la pêche au gros.

M : Ah! quand même...

C : Côté Aviation, une centaine de jets ou d'hélicoptères prêts à décoller instantanément à la moindre tentative de contrôle fiscal.

M : On va avoir à faire à du solide, dites-moi !

C : Pour les forces terrestres, un nombre considérable de 4/4 et de fourgons blindés...

M : Bigre!

C : ... protégés par des gorilles...

M : Je croyais les gorilles en voie d'extinction !

C : Pas ceux-là, mon général, de redoutables mercenaires recrutés à prix d'or dans les meilleures armées du monde.

M : Des soldats de fortune en quelque sorte.

C : Fortune! Vous ne croyez pas si bien dire, mon général. Ce qu'un colonel français gagne en une année de labeur, le moindre de ces salopards le touche en une seule journée !

M: Et alors ? Auriez-vous, par hasard, choisi le métier des armes dans un espoir autre que de vivre petitement vous et votre famille? Et pourquoi salopards? N'ont-ils pas été des soldats comme nous? A-t-on le droit de leur jeter la première pierre pour avoir succombé à la tentation de l'argent et à l'appât du gain? Imaginez qu'une armée étrangère propose à Boulet un poste de chef d'état-major, êtes-vous sûr qu'il refuserait?

C: (incrédule) Boulet, chef d'état-major! Notre Boulet?

M: Eh bien moi j'en suis sûr. Il m'est trop attaché pour quitter jamais le droit chemin. Le chemin de l'honneur, le sentier de la guerre, la route vers la victoire ! N'oubliez pas, Courtois, que nous sommes en guerre et qu'un de nos missiles balistiques sillonne actuellement le ciel, en route vers le Matéguala.

Nouvelle sonnerie du téléphone

M : (décrochant et d'un ton peu amène) Qu'est-ce qu'il y a encore ? (...) Oh! c'est vous monsieur le président (...) (se tournant en confidence vers Courtois, la main sur le combiné) C'est le président ! (Courtois porte ses mains à ses galons comme pour les protéger) (...) Où en est notre missile balistique ? Il est sur sa trajectoire, monsieur le président, Il a quitté le plateau d'Albion, il y a 5 minutes (...) Perfide Albion dites-vous ? Je vous trouve à nouveau bien sévère (...) Quoi ? Notre missile se dirigerait actuellement sur l'Élysée? (...) Ce que je compte faire ? Mais, envoyer de ce pas un missile anti-missile, monsieur le président (...) Vous ne préférez pas ? Vous préférez faire évacuer l'Elysée. (...) Cela me paraît une excellente idée, monsieur le président (...) En commençant par les femmes ? (...) d'ailleurs la votre devrait arriver ici dans quelques instants (...) Pourquoi ici ? Parce qu'à votre connaissance un PC comme le nôtre, qui a coûté au contribuable l'équivalent d'une dizaine de lignes Maginot est le lieu le plus sûr de France. (s'adressant à Courtois) Le président dit qu'on n'a rien à craindre (...) Et que c'est pour ça que vous nous confiez votre femme et l'avenir de votre dynastie (...) Soyez sans crainte, monsieur le président, je m'occuperai d'elle personnellement. (...) Mes devoirs, monsieur le président. (s'adressant joyeusement à Courtois) On a une pensionnaire !

C : Permettez-moi de désapprouver, mon général. Les femmes et la guerre n'ont jamais fait bon ménage. Souvenez-vous de la guerre de Troie...

M : La guerre de Troie n'aura pas lieu ! Et puis, arrêtez de philosopher, Courtois, et occupez-vous plutôt de préparer sa chambre.

C : Sa chambre ? Quelle chambre ? On n'en a qu'une et c'est la nôtre.

M : Plus maintenant, Courtois.

C : Et nous alors, on va dormir où ?

M : Sur des lits de camp. Ça nous rappellera le bon temps.

C : Et si je refuse ?

M : Je vous fous 15 pains !

C : L'homme ne vit pas seulement de pain, mon général...

M : Vous me fatiguez, Courtois, si vous saviez comme vous me fatiguez...

Rideau.

Acte 2

Deux lits de camp ont été mis en place. Courtois est seul en scène, pianotant sur l'ordinateur. Le général entre. Tous deux sont en tenue camouflée.

M : Alors, Courtois, où en sommes-nous ?

C : J'en suis que j'ai réussi à détourner notre missile de l'Élysée mais que je n'arrive pas à entrer en contact avec notre porte-avions.

M : Et pourquoi diable voulez-vous entrer en contact avec notre porte-avions ?

C : Ben, je me suis dit que ce serait dommage que les 100 kilotonnes qui se baladent dans l'atmosphère atterrissent sur le pont d'envol du Napoléon...

M : Écoutez-moi bien, Courtois. Il n'y a aucune chance, je dis bien aucune, de voir un de nos missiles soudain oublieux de sa trajectoire détruire le fleuron de notre Marine. C'est comme si vous me disiez que dans moins d'un quart d'heure un trou du cul viendra nous demander de hisser le drapeau blanc. Cela ne sera point, Courtois. Croyez-moi sur parole.

C : J'aimerais, mon général, j'aimerais...

Boulet fait irruption sur scène.

B : Mon général! Mon général!

M : Boulet, je croyais vous avoir dit de ne quitter votre poste sous aucun prétexte !

B : J'ai un prétexte, mon général.

M : De quoi s'agit-il ?

B : Voilà, (il sort une fiche de sa poche) à 11h 32, un individu de sexe féminin a demandé à vous voir.

M : Vous lui avez bien dit que c'était impossible.

B : Affirmatif, mon général. A 11h33, elle m'a dit qu'elle était la femme du président de la République. Ce à quoi je lui ai répondu que j'étais le mari de la reine d'Angleterre.

M : Et à 11h34 vous l'avez invitée à dégager la piste si elle ne voulait pas prendre un coup de pompe dans le cul ?

B : Affirmatif !

M : Vous êtes un imbécile, Boulet.

C : (intervenant) Permettez-moi de me faire l'avocat du sergent Boulet qui est indéniablement un imbécile mais se situe dans le droit fil de votre pensée. (consultant à nouveau son calepin) N'avez-vous pas dit le 26 octobre dernier : Introduire une femme dans une enceinte militaire c'est comme faire entrer un serpent dans le paradis terrestre.

M : Vous êtes un imbécile, Courtois.

B : (s'adressant joyeusement à Courtois) Bienvenue au club !

M : Boulet, allez chercher cette dame et faites-la entrer.

B : C'est contraire au règlement.

M : Le règlement, c'est moi !

B : Dans ce cas, vous me signez une décharge.

M : Vous signer une décharge !!! Non mais, dites-moi que je rêve.

B : (se dirigeant vers le bureau et faisant mine d'appuyer sur le champignon)
Signez ou j'appuie !

M : Mais, c'est du chantage !

B : Signez!

M : Je signe, Boulet, mais sachez que vous me faites beaucoup de peine...

Le général signe. Boulet sort de scène par la porte du fond.

M : Parvenu au zénith de ma carrière, assister ainsi au crépuscule de cette discipline qui faisait la force principale des armées ! Depuis quand un soldat a-t-il besoin d'une décharge pour aller au casse-pipe ! Rien ne me sera donc épargné. (se tournant vers Courtois) Ah, si vous aviez connu, Courtois, ce temps où, à Saint-Cyr, tout n'était qu'ordres et volupté et où nous obéissions sans chercher à comprendre.

C : A cette époque, je tétai encore ma mère.

M : Ah ! Si vous aviez oui les voix claires des gradailles au petit matin blême, le gai martèlement de nos chaussures à clous, le doux murmure de nos piles de chemises passant par la fenêtre...

C : Las! je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.

M : Ah! Ces deux années où du haut de nos miradors on se pelait les couilles à garder des dépôts de munitions sans munitions, où au stand de tir on se faisait péter les tympanes à coups de MAS 36, où nous passions plus de temps dans la sciure du manège que sur le dos de notre cheval...

C : Arrêtez, mon général, vous vous faites mal.

M : Ah ! Ces odeurs de cuir, de ceinturons et de capotes, de tricots de corps et de dessous de bras (il simule une succession de saluts) d'huile, de savon de Marseille, de gros-cul et de pipes (il porte à sa bouche une pipe imaginaire) Ah ! Cette camaraderie masculine que ne venait perturber nul animal femelle...

Isabelle, la femme du président, fait irruption, escortée par le sergent Boulet.

I : (d'une voix forte) Vous savez ce qu'il vous dit l'animal femelle ? Mais, c'est un véritable asile d'aliénés, ici ! (s'adressant à Boulet et lui montrant la porte)
Toi, à la niche !

M : Mes hommages, madame la présidente.

I : Qu'est-ce que c'est que ces déguisements ?

M : (avec dignité) Ce ne sont pas des déguisements mais des uniformes.
Permettez-moi de vous présenter le colonel Courtois.

I : (s'adressant à Courtois) Vous n'êtes pas général, vous ?

C : (sèchement) Non, madame, je suis colonel.

I : Colonel ! Ça ne fait pas un peu léger pour servir dans un état-major aussi prestigieux ?

M : N'accablez-pas le colonel, madame, il est un rouage indispensable. Ne connaît-il pas au mètre près la position sur le terrain de nos régiments, de nos avions, de notre flotte nucléaire stratégique ?

I : (s'approchant des bureaux et voyant les batailles navales) Je vois ça, en effet... Vous ne seriez pas quand même un peu jaloux de votre chef, colonel ? Je vous demande ça parce qu'à l'Élysée où j'habitais, les Isnogoud qui rêvent de devenir calife à la place du calife, il y en a plein les couloirs.

C : Jaloux ? Comment pourrais-je l'être ? Quand, dès son plus jeune âge, le général maniait le sabre de bois mieux que quiconque, et faisait manœuvrer ses soldats de plomb comme Bonaparte en personne. Quand, plus tard, à Saint-Cyr, il avait le fusil le plus propre, les chaussures les mieux cirées et les gants les plus blancs. Quand, enfin, après tant de combats, tant de décorations brillent sur sa poitrine...

I : (promenant son regard sur l'ameublement du PC) A propos de décoration, c'est un peu tristounet chez vous. Tout ce kaki...

B : Moi, j'aime bien.

M : Cela doit vous changer des ors de l'Élysée, madame la présidente.

I : Oh! Vous savez, l'or ne fait pas le bonheur. Cela dit, je ne vais cracher dans la soupe. C'est quand même mieux que de végéter comme infirmière à 7 000 francs par mois.

B : 7 000 francs c'est ce que je gagne !

I : Toi, on te demande rien.

B : Mon général, demande autorisation de foutre ma main sur la gueule de cette pouffiasse.

M : Autorisation refusée ! Retournez au charbon, Boulet!

B : A vos ordres, mon général.

Boulet sort de scène.

I : (admiration) Ah ! Comme vous savez parler aux hommes, général.

M : Le président doit quand à lui savoir parler aux femmes puisqu'il vous a conquise, madame...

I : S'il ne faisait que leur parler... Ah, comme je vous envie vous les militaires qui aimez mieux faire la guerre que l'amour.

C : Moi, j'aime bien faire les deux.

M : Taisez-vous, libidineux Courtois. Laissez parler la présidente.

I : Présidente, moi ? Si peu général, puis-je vous parler comme à un frère ?

M : Bien sûr, ma sœur, oh! pardon... bien sûr, madame la présidente.

I : (désignant Courtois) Est-il indispensable que cet obsédé sexuel entende ce que j'ai à vous dire ?

M : Parlez sans honte et sans crainte, madame. Toutes proportions gardées, Courtois est un autre moi-même.

C : Merci pour les proportions, mon général.

I : Voilà, si tant est qu'il m'ait aimé un jour, le président ne m'aime plus.

M : Mais ne vient-il pas de donner la preuve du contraire en vous confiant à moi ? En décidant de mettre votre précieuse personne à l'abri du danger, n'a-t-il pas montré que son cœur vous appartenait, aussi sûr que deux font quatre !

C : (calepin) Deux et deux font quatre, je note, mon général, je note.

I : Le problème, c'est que mon cœur à moi appartient à un autre.

M : Vous aimez donc ailleurs ?

I : Oui ! Depuis toujours et à jamais.

M : Ah ! L'heureux élu !

I : Elu, il le fut, heureux nous le fûmes. Hélas, après ses deux ans à Coëtquidan, il dut retourner dans son pays.

M : Coëtquidan, avez-vous dit ? Saint-Cyr Coëtquidan ?

I : C'est cela même, vous connaissez ?

M : Connaître serait un bien grand mot. Disons que j'ai, en mon temps, fréquenté ce haut lieu : 600 jours dont 400 sous la pluie et 25 en prison.

I : La prison ! Fidel m'en parlait si souvent.

M : Fidel, avez-vous dit ? Fidel Sanchez ? Le matégualèque ?

I : Lui-même ! Fidel Sanchez y Dé Léone, de la promotion Maréchal Bugeaud, élève officier étranger.

M : Étranger ? Quel étranger, madame ? Qu'il soit étrange de voir des garçons de vingt ans accepter d'un cœur léger deux ans d'enfermement, je vous l'accorde. Mais, étranger, jamais ! Que l'on soit né à Rabat, à Tunis, à Dakar, à Phnom Penh ou au Matéguala, quand on a coiffé le même casoar, madame, il n'est plus de frontière !

I : Vous avez donc connu Fidel ?

M : Il était mon ami.

I : (nostalgique) Il était mon amour.

M : Pourquoi dire il était, alors qu'il l'est encore ?

I : Il l'est encore, c'est vrai. Je me souviens de tout. De sa peau olivâtre et de ses yeux de braise, des larmes de tequila perlant à ses moustaches, et cet accent chantant qu'il avait pour me dire, quand, au soir d'une épuisante manœuvre, il avait, pour me retrouver, fait le mur : io té quiero mucho, Isabella, ma yé souis fatigué, pouta dé mierda. Comment eusse-je pu résister à de tels accents ?

M : Je l'ignore, madame. Mon métier, c'est plutôt de résister à des divisions blindées.

I : N'était-il pas le plus beau des hommes ?

M : En matière de beauté masculine, (se tournant vers Courtois) je manque cruellement de références...

C : (pincé) Vous êtes trop aimable, mon général.

M : Épargnez-moi vos susceptibilités de petit marquis, Courtois, je vous en prie. Un militaire n'a pas besoin d'être beau mais d'avoir de la gueule! Nuance.

I : Si je savais au moins qu'il m'aime encore.

M : (rassurant) Son prénom même, Fidel, ne plaide-t-il pas en sa faveur ?

I : Mais, comment le revoir ?

M : Rien de plus simple, madame. Courtois, où se trouve présentement notre porte-avions ?

C : En mer, mon général.

M : Excellent. Je dois vous avouer, madame, que votre histoire m'a ému, car sous ma rude écorce j'ai moi aussi un cœur.

C : (calepin) Je note, mon général, je note.

M : Aussi, voilà ce que je vous propose. Je fais la guerre d'abord et vous ferez l'amour ensuite.

I : Mais, comment?

M: De la façon la plus simple qui soit. Je déroute le porte-avions, vous montez à bord, Fidel préalablement prévenu par Boulet...

B : (des coulisses) Comptez pas sur moi!

M : ...vous y rejoint et vous passez votre lune de miel à l'abri des missiles nucléaires et des paparazzis.

I : (inquiète) Après tant d'années, le reconnaîtrai-je ?

M : (rassurant) Vous le reconnaîtrez, madame, avec les yeux du cœur.

B : (voix forte provenant des coulisses) Mon général, mon général !

M : Qu'est-ce qu'il a encore, Boulet ?

B : Mon général, mon général ! Il y a un homme qui demande à entrer.

M : Dites-lui d'aller se faire voir !

B : C'est ce que j'ai fait, mais il insiste. Il dit que si je ne le laisse pas entrer, il va me faire sauter la cervelle.

M : Quelle cervelle ?

B : La mienne, mon général.

I : (en confidence) Ça ne sera pas une grande perte...

B : Qu'est-ce qu'elle a dit la pouffiasse ?

M : Arrêtez d'appeler ainsi madame la présidente !

B : L'homme dit que nous sommes encerclés par une compagnie de parachutistes et que vous avez cinq minutes pour vous rendre.

M : Pour me rendre où ?

B : Pour vous rendre tout court. Hisser le drapeau blanc.

M : Hisser le drapeau blanc ? Jamais !

B : Il vous donne cinq minutes, mon général, pas une de plus !

M : (s'adressant à Courtois) Vous avez entendu atterrir des parachutistes, vous ?

C : Pas vraiment, mon général. Mais il faut dire qu'à force d'entendre le son du canon, mes oreilles éprouvent quelque difficulté à percevoir les doux murmures du monde extérieur...

M : Le récit de vos campagnes n'intéresse personne, Courtois !

C : ... et que d'autre part l'atterrissage d'un parachutiste est conçu, si je ne m'abuse, pour s'effectuer dans le plus grand silence.

I : Parlez pour vous, colonel. Moi, je me souviens que le jour où mon mari, jeune encore, a été parachuté dans les Landes pour y atterrir sur le siège de député, il s'est pris une gamelle et ça a fait du bruit dans Landerneau.

M : Réaction bien excusable, madame, le premier saut est toujours le plus difficile. Reconnaissez cependant que notre président est devenu, depuis, un expert incontournable du parachutage politique ?

B : (toujours en coulisses) Plus que quatre minutes !

C : Que comptez-vous faire, mon général ?

M : Je vais vous le dire. Courtois. Nous allons brûler nos vaisseaux.

I : Vous n'allez quand même pas brûler mon porte-avions ?

C : Qu'entendez-vous par là ?

M : Un peu de jugeote, Courtois. Nous sommes cernés...

I : (d'un ton amusé) Cernés, ça me rappelle ce jour où mon cher mari portant encore les stigmates de la nuit qu'il venait de passer avec l'une de ses maitresses, j'étais entrée dans son bureau et l'avait menacé : « Rendez-vous les yeux ! Vous êtes cernés ! »

M : (ignorant l'intervention) Nous sommes cernés. Imaginez que le siège dure deux mois, comme à Gènes où les soldats de Masséna mangeaient leurs lacets de souliers en guise de spaghetti, êtes-vous certain, Courtois, de ne pas céder à la tentation du drapeau blanc ?

C : Pas certain du tout...

M : Moralité, il faut brûler tout ce que nous avons de blanc. Qu'avons-nous de blanc ?

C : (montrant l'écran) On a ça, votre chemise et vos gants de cérémonie, une dizaine de plumes de votre casoar...

M : C'est tout ?

C : Affirmatif ! A moins que madame la présidente ne porte sous sa robe un vêtement de cette couleur...

M : Est-ce le cas, madame ?

I : (indignée) La couleur de mes dessous ne regarde que moi.

M : (ferme) Elle regarde la Défense nationale !

I : (incrédule) Vous n'allez quand même pas brûler ma culotte !

B : (des coulisses) On va se gêner, tiens !

I : Toi, le smicard, on te demande rien.

M : Hélas! il le faut, madame. Ce que la décence eut hier interdit, le devoir aujourd'hui le commande ! Soyez sans crainte, nous trouverons bien au magasin d'habillement de quoi couvrir vos arrières. Courtois, allez voir ce que nous avons en rayons.

C : (ironique) Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, madame la présidente : culotte de peau ou culotte de zouave ?

B : (des coulisses) Plus que trois minutes !

M : Laisser madame la présidente nue face à l'adversité ne serait pas séant. Courez, Courtois, faire votre devoir!

C : J'y cours, mon général.

Courtois quitte la scène par la porte latérale.

I : Je ne voudrais pas avoir l'air de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais il ne serait pas un peu demeuré sur les bords, votre copain ?

M : (rectifiant) Courtois n'est pas mon copain, madame, mais mon subordonné.

I : Je croyais que l'armée était une grande famille.

M : Certes, mais ce n'est pas encore la famille tuyau de poêle. Jusqu'à nouvel ordre, les chars Leclerc défilent le 14 juillet et non à la gay pride.

B : Plus que deux minutes !

M : Brisons là, madame. Je dois aller vérifier que l'on brûle bien tout. Les Matégualèques vont apprendre de quel bois je me chauffe !

I : Pourquoi ne pas confier cette incinération à votre sergent ?

M : Boulet est une tête brûlée, madame. En ce qui le concerne, le travail a déjà été fait.

Le général quitte la scène par la porte latérale. Isabelle reste seule, dos à la porte du fond.

Acte 3

L'écran blanc a été enlevé. Isabelle est seule en scène, face au public. Un personnage vêtu d'un costume exotique entre silencieusement par la porte du fond et s'approche lentement dans le dos d'Isabelle.

F : (rompant le silence) Mi amor !

I : Cette voix !

F : Mi amor ! Qué cé qué c'est moi.

I : C'est impossible ! Ce ne peut être lui.

F : Ié té dis qué cé moi, Fidel.

I : Je n'ose me retourner. S'il s'agissait d'un imposteur...

F : Retourne-toi, pouta dé mierda !

I : Ces mots ! Cette délicatesse ! Plus de doute désormais. C'est lui !

Isabelle se retourne.

I : Toi !

F : Moi !

I : (les jambes flageolantes) Ah ! Doux vertige...

F : Tou né va pas t'évanouir.

I : (reprenant ses esprits) Parce que tu ne t'es peut-être pas évanoui, toi, dans la nature, en nous abandonnant, moi et mes vingt ans, comme des vieilles chaussettes ?

F : Il le fallait, mi amor.

I : Et qu'avais-tu de si urgent à faire ?

F : La révolutionne !

I : (ironique) J'oubliais que chez vous c'était un sport national. J'espère au moins que tu l'as gagnée.

F : Si! Yé ai coupé les branches pourries.

I : Comment ça ? A la tronçonneuse ?

F : No! A la machetta, mi amor.

I : Je comprends mieux pourquoi il t'a fallu trente ans.

F : Né sois pas cruelle avec moi, Isabella.

I : (sous le charme) Ah! cette façon qu'il a de dire mon prénom. Isabella ! Isabella...

F : Et qué c'est qué auiourdui yé sous venu té prendre.

I : (offusquée) Me prendre, ici, sur un lit de camp ! Aurais-tu oublié le manuel de savoir-vivre du saint-cyrien que je te faisais réviser ?

F : Ié n'ai pas oublié. Ah ! Ces leçons apprises, au clair de lune, sur notre oreiller de genets...

I : De fougères, Fidel, pas de genets. Souviens-toi de cet article du règlement de la vie du soldat en campagne: Les genets, c'est comme les baïonnettes, on peut tout faire avec, sauf s'asseoir dessus.

F : Sans toi, mi amor, jamais je n'aurais pu réussir l'examen de tactique, dont les questions, elles étaient difficiles. Peut-on effectuer un repli stratégique avec un canon sans recul ? Le tir courbe est-il compatible avec le droit canon ? Une manœuvre en tiroirs, qu'est-ce ?

I : Et ces questions sur l'histoire militaire à travers les âges dont, après tant d'années, je connais encore les réponses par cœur. A la bataille des Thermopyles, Léonidas a été chocolat, vrai ou faux ? Vrai. A Issos, Alexandre le Grand avait ses phalanges bien en main, vrai ou faux ? Vrai. Le général carthaginois Hannibal avait une mémoire d'éléphant ? A Damiette, au moment de payer sa rançon, Saint Louis a dit au chef des mamelouks : Tiens, voici ta galette, sarrasin ! Vrai ou faux ? Tu vois, je me souviens de tout.

F : Moi aussi, mi amor !

I : Et donc, comme ça, tu es venu me prendre ? (elle tâte les lits de camp)

F : Si ! ma Yé né souis pas vénou té prendre charnellement, du moins pas encore, mais tou né perds rien pour attendre. Yé souis vénou te prendre pour t'emmenner dans lé pays de nosotros.

I : (rêveuse) Ah! le pays de nosotros, les plantations de coca à perte de vue, les sombreros et les mantilles, les péons allumant leurs cartouches de dynamite avec leur cigare... (reprenant ses esprits) La chose, hélas ! est impossible.

F : Perqué ?

I : Perqué, figure-toi que, depuis ton départ, de l'eau a coulé sous les ponts...

F : Yé sais faire sauter les ponts !

I : ... et que j'ai acquis une certaine position sociale.

F : Moi aussi yé oune positionne.

I : Pauvre cher Fidel, tu ne fais le poids.

F : Perqué ?

I : Perqué l'homme qui m'aime est président de la République.

F : Moi aussi yé souis président de la République.

I : Oui, mais le mien, il vient d'être réélu et il lui en reste encore pour trois ans.

F : Moi, yé souis président à vie.

I : Il n'y a pas d'élections dans ton pays ?

F : Perqué y en aurait ?

I : C'est vrai que quand on y réfléchit...

B : (des coulisses, s'adressant à Isabelle) Si j'étais vous, j'hésiterais pas ! Vaut mieux ça que le trottoir...

F : Yé souis venu te prendre pour t'épouser. Tou séras la première senora et quand tu te promèneras dans Isabella City...

I : (rêveuse) Ah ! Isabella City... (se reprenant) A supposer que j'accepte, comment vas-tu faire pour échapper aux griffes de l'armée française. L'espace

aérien est surveillé et notre porte-avions croise au large. Au cas où tu l'aurais oublié, nos deux pays sont en guerre.

F : Il n'y a pas de guerre, mi amor.

I : Comment ça, pas de guerre?

F : C'est oune soubterfouge.

I : Quoi?

F : Oune soubterfouge.

I : Tu veux dire un subterfuge? Explique-toi, Fidel.

F : Yé ai tout inventé. C'est moi qui ai téléphoné au président pour lui déclarer la guerre, moi qui lui ai fait dire que le missile allait atterrir sur l'Elysée. Je savais qu'il te mettrait à l'abri et que l'abri le plus sûr serait ici, chez mon petit camarade Montillier. Yé né mé souis pas trompé puisque tou es là.

I : Tu n'as donc trahi Saint-Cyr qui t'avait nourri de son sein ?

F : Ié né souis pas oune traître, Isabella !

I : Je préfère ça. Jamais je ne me serais enfuie avec un renégat. Bon, maintenant, on fait comment pour partir ?

F : Yé oune voiture.

I : Et tu as les clefs?

B : (des coulisses) Non, c'est le smicard qui les a. Et tu les reverras quand les poules auront des dents, pouffiassse !

F : Qu'est-ce qu'il a dit?

I : Il a dit qu'il refusait de te rendre les clefs.

F : (sortant une machette de son vêtement) Viens, Isabella, le moment est venu d'avoir oune pétite entretien avec Boulette.

B : (des coulisses) Mon nom, c'est pas Boulette, c'est Boulet. Sergent Boulet !

Isabelle et Fidel quittent la scène par la porte du fond. Peu après, Montillier et Courtois entrent par la porte latérale.

M : (tenant à la main un caleçon camouflé) Madame la présidente, regardez ce que nous avons trouvé. Ça sera peut-être un peu grand...

C : Comme vous n'aimiez pas le kaki, on a choisi des couleurs plus gaies.

M : Mais où est la présidente ? Madame la présidente ! Madame la présidente ! Où est la présidente ? Cherchez, Courtois ?

C : (ouvrant les tiroirs du bureau) Je cherche, mon général, je cherche...

B : (entrant en scène par la porte du fond) Vous fatiguez pas. Elle est partie.

M : Ça veut dire quoi, partie ?

B : Ça veut dire partie, envolée.

C : Je vous avais prévenu, mon général, que cette femme allait nous attirer des emmerdements. Elles sont toutes pareilles, elles ne peuvent pas s'en empêcher.

M : Du calme, Courtois. Analysons la situation. Si je comprends bien ce que vous êtes en train de me dire, Boulet, cette pouffiassse est partie.

B : Ce n'est pas une pouffiasse. Isabella est une grande dame. Pour faire ce qu'elle a fait, il faut être sacrément culottée.

C : (contemplant la culotte camouflée) Culottée est un bien grand mot...

B : Tout abandonner, partir comme ça, sur un coup de cœur, avec votre ami.

M : Quel ami? J'ai un ami, moi ?

B : Fidel, votre ami du Muatéguala.

M : Mais nous sommes en guerre avec le Muatéguala !

B : Erreur, mon général, c'était oune soubterfouge.

M : C'est quoi ça, oune soubterfouge?

B : Un subterfuge, mon général. Ou, si vous préférez, une feinte de balayeur. Fidel nous a fait croire qu'il y avait la guerre dans le seul but de récupérer son amour de jeunesse.

M : Ainsi donc, vous les avez laissés s'enfuir ?

B : Affirmatif.

M : Vous avez commis une boulette, Boulet ! Il faut rattraper la présidente. Partez sur le champ.

B : Je pars, mon général, mais pas pour rattraper la présidente. Je pars pour le Muatéguala. Vous n'aurez plus de Boulet à traîner. On a eu une petite discussion avec votre ami Fidel, il m'a proposé d'être son chef d'état-major et j'ai accepté.

M : Comment a-t-il pu vous proposer une chose pareille ? Vous n'avez aucune expérience, aucun titre de guerre, aucune décoration!

B : Pour les décorations, y a pas de souci; votre ami m'a dit que, sitôt arrivé, il secouerait le bananier. De toute façon c'est décidé, je pars.

M : Mais c'est de l'intelligence avec l'ennemi !

B : Erreur, mon général. Vous m'avez bien dit que j'étais un imbécile ?

M : Je confirme.

B : Comment un imbécile pourrait-il être accusé d'intelligence avec l'ennemi ?

C : (incrédule) Lui, chef d'état-major!

B : Pourquoi pas ? Jouer à la bataille navale pendant les heures de service, moi aussi je suis capable de le faire. Ça doit être rigolo.

M : On n'est pas dans l'armée française pour rigoler !

B : Je m'en étais aperçu. Je pars donc rigoler ailleurs...

M : Au pied, Boulet, c'est un ordre !

Boulet sort de scène par la porte du fond.

C : (ironique) Les rats quittent le navire...

M : Ne l'accablez pas, Courtois. Cette histoire a chamboulé Boulet. Dans le fond, c'est un sentimental.

C : Je n'avais pas remarqué.

M : Il reviendra, un jour, tel le fils prodigue. En attendant, on est dans le caca.

C : Ça, par contre, j'avais remarqué.

M : Récapitulons : primo, le président me confie sa femme et je la laisse s'enfuir avec un camarade de promotion. Il va m'en vouloir.

C : C'est vraisemblable, mon général.

M : Secundo, je déclenche le plan Hirondelle, mobilise 30 000 hommes pour apprendre une heure plus tard qu'on s'est fait rouler dans la farine et qu'il n'y a pas plus de parachutistes autour du PC que d'intellectuels de gauche ou de fils à papa dans les rangs de l'armée française. On va passer pour des guignols.

C : Je le crains, mon général. Sans compter qu'il y a ce missile dans le ciel. Il est bien réel lui et il ne va pas tourner en rond indéfiniment.

M : Je l'avais oublié celui-là. Que suggérez-vous ?

C : Il faut qu'il s'abime en mer.

M : Mais il n'est pas question d'abimer note missile, Courtois. Vous savez combien ça coûte un engin pareil ?

C : Vous m'avez mal compris, mon général. Je voulais dire qu'il faut qu'il atterrisse en mer.

M : Où ça, en mer ?

C : Où vous voudrez. Il me suffit d'entrer sur mon ordinateur les coordonnées que vous allez me donner. Comme à la bataille navale.

M : Mais, vous savez bien que mes projectiles tombent toujours à l'eau !

C : Ce sera parfait, le but étant précisément d'éviter de couler notre porte-avions. Souvenez-vous que le Napoléon est le seul que nous possédions.

M : Vous avez raison, Courtois. Ça ferait désordre.

C : Alors, je mets quoi comme coordonnées ?

M : Je ne sais, moi. (il réfléchit) Disons H2 O.

C : (tapant joyeusement sur son ordinateur) H2 O ! C'est parti !

M : Ah ! Fidèle Courtois. Que ferais-je sans vous ? Si vous saviez comme de nos jours il est difficile d'être général...

C : J'en sais quelque chose. Ça fait trois ans que les étoiles me passent sous le nez.

M : Quoi? Seriez-vous en train de me dire que vous ambitionnez de devenir général ?

C : Affirmatif, mais tout petit, le général. Deux étoiles me conviendraient fort bien. Ce n'est pas la mer à boire.

M : Ah! La mer! Les navires partant pour des courses lointaines ! Si vous saviez combien j'envie le pacha de notre porte-avions, paisible à la dunette, regardant monter en un ciel ignoré du fond de l'océan des étoiles nouvelles.

C : A propos des miennes, vous comptez faire quoi ?

M : Que vous êtes impatient, Courtois. Remarquez, pourquoi pas après tout. Vous n'êtes pas plus bête qu'un autre.

C : Merci, mon général.

M : Et de toutes façons l'intelligence n'a jamais été un critère de choix.

C : J'aime vous l'entendre dire, mon général.

M : Il suffirait pour que se réalise votre rêve, un peu fou admettez-le, d'un seul mot de moi. Vous voyez ce téléphone, Courtois?

C : Je le vois, mon général.

M : Eh bien ! Je décroche, j'appelle le président et vos étoiles sont dans la poche.

C : Chiche ?

C : Chiche !

Au moment où le général tend la main, le téléphone sonne.

M : Général Montillier à l'appareil, j'écoute ! (...) Ah! C'est vous, monsieur le président. Quel bon vent vous amène ? (...) Le vent est mauvais, dites-vous, mais vous ne m'appellez pas pour parler de la météo (...) Vous avez une bonne et une mauvaise nouvelle pour moi (...) La bonne c'est que le président Sanchez y Dé Léone vient d'être renversé par un coup d'État et que nous ne sommes donc plus en guerre avec le Muatéguala. (...) La mauvaise c'est que le Napoléon est en train de sombrer ! (...) Coulé par notre propre missile ! Et vous voulez savoir quel est l'âne bâté qui a donné les coordonnées ? Mais ce n'est pas moi, monsieur le président ! C'est Courtois ! Courtois, venez ici...

Courtois se précipite vers la porte du fond. Il est stoppé dans son élan par l'apparition d'Isabelle.

M : Madame la présidente ! Vous ici !

I : (en colère) Pourquoi vous avez fait ça ?

M : Qu'est-ce que j'ai fait encore?

I : Vous m'aviez bien promis une lune de miel à bord de notre porte-avions ?

M : Absolument.

I : Pourquoi vous l'avez coulé alors ?

M : Mais puisque je vous dis que ce n'est pas moi, c'est Courtois. Il a appuyé sur le bouton. Comme ça. (le général appuie sur le bouton)

Albion : (voix off en provenance du plateau d'Albion) Missile numéro 2, parti !

C : Alors là, ce coup ci c'est vous. Madame la présidente est témoin !

Fidel, entré en scène par la porte du fond, n'a rien perdu des derniers échanges verbaux.

F : Moi aussi, ié souis témoin.

M : (se retournant) Fidel !

F : Alors, amigo, toujours aussi cosaque. Tu n'as donc pas changé depuis Saint-Cyr ?

M : Toi non plus, tu n'as pas changé. Ça fait combien de temps ? Trente ans ?

F : Dans mes bras, amigo !

Les deux hommes s'étreignent.

M : Alors, dis-moi, il paraît que tu as fait du chemin ?

F : Eh oui. Tu parles à oune président de la République. Ça ne doit pas t'arriver souvent dé parler à oune présidente dé la république.

M : Détrompe-toi, Fidel, détrompe-toi. Les présidents de la République, j'en ai jusque là... Enfin, je ne parle pas pour toi. Je suis ravi que tu sois arrivé à la magistrature suprême. A ce propos, tu comptais y rester longtemps ?

F : Iousqu'à ce que le fils que va me donner Isabella ait l'âge de me succéder.

M : Et tu n'as jamais envisagé l'éventualité d'une réduction de ton mandat ?

F : Pourquoi ié ferais oune chose pareille?

M : On ne sait jamais, un coup d'état par exemple. Tu es sûr de ton armée ?

F : Ié souis sour !

M : Et de ton chef d'état-major?

F : Ié souis sour aussi. Mon chef d'état-major il est comme le tien, c'est oune sous-fifre.

C : C'est gentil ça.

F : Mon pays, il attend qu'oune chose, que j'épouse Isabella et qué ié loui fasse un enfant dans le ventre.

C : (ironique) Votre sous-fifre a été plus rapide, il vous a fait un enfant dans le dos.

F : C'est impossible, les enfants ça né sé fait comme ça, n'est-ce pas mi amor ?

I : (songeuse) Ça dépend de la position dans laquelle on se place...

M : Hélas, Fidel, Courtois te dit la vérité. Tu n'es plus président de la République. Le Mateguala a un nouveau maitre.

C : En bref, vous êtes viré.

F : Ah! Les ingrats! Quand ié pense à tout ce que ié fait pour eux.

M : Je n'en doute pas. Mais en en faisant beaucoup pour eux, n'en as-tu pas fait aussi un petit peu trop pour toi ?

F : Non ! Toute ma vie ié souis resté fidèle...

I : (en confidence) Ça va me changer d'avec l'autre coureur de jupons...

F : (poursuivant) ... à notre idéal de Saint-Cyr où ne possédions que la terre que nous avions sous nos souliers. Où notre chambrée n'était éclairée que par les ampoules que nous avions aux pieds. Ma seule richesse, c'était la photo d'Isabella que je cachais dans mon armoire.

I : Il est craquant ce type, non ?

M : Et depuis, pas le moindre écart ?

F : Nada !

M : Pas d'alcool ?

F : Nada !

M : Et tu bois quoi alors ?

F : De la téquila.

M : Mais la téquila, c'est de l'alcool !

F : Ah bon! Moi, ié lé bois comme de l'eau...

M : Pas de tabac non plus ?

F : Jouste des cigares !

M : C'est pas très bon pour la santé, ça, dis-moi.

F : Au contraire, Monty. Après que ié fougé lé cigare, ié souis dans oune forme hallucinante.

M : Ah bon !

F : Il faut te dire que le tabac qu'on cultive dans le pays de nosotros, il est oune peu spécial (jeu de scène faisant comprendre qu'il s'agit de marijuana).

M : Pas de goût de luxe ? Tu dois bien habiter dans un palais.

F : Si, ma ié préfèrerais oune stoudio.

M : Oune stoudio ?

C : Il a voulu dire un studio, mon général.

M : J'avais compris, Courtois.

F : (grandiloquent) Perqué oune stoudio avec Isabella dedans, il sera le plus beau palais du monde !

I : Il est vraiment craquant, ce type...

M : Et l'argent, Fidel ?

F : Ié n'aime pas l'argent, Monty !

I : Décidément ça va me changer de mon ex, lui et ses copains c'était plutôt requins, Ile Caïman et compagnie...

M : Je te demandais ça, Fidel, parce que si tu veux reprendre le pouvoir et remettre ton chef d'état-major (regard vers Courtois) à sa vraie place, c'est-à-dire à ta botte, il va te falloir de l'argent.

F : Ié n'en ai pas !

M : (incrédule) Tu n'aurais pas, je ne sais pas moi, un compte en Suisse, des diamants, un trésor de guerre en petites coupures ?

F : Yé n'ai pas dé petites coupures. Y'en ai qu'oune grosse, ici (il montre sa poitrine), oune coup de machetta qué yé reçu à la révolution !

M : J'ai peur, Fidel, que ce genre de grosse coupure n'intéresse guère les financiers. A défaut d'argent liquide, n'aurais-tu pas deux ou trois appartements avenue Foch qu'on pourrait vendre vite fait à tes homologues africains qui en font la collection ?

F : Ié né souis pas oune voleur, Monty ! Ié n'ai volé qu'oune fois dans ma vie. J'avais neuf ans, j'étais pauvre et j'ai volé oune petit cadre (geste) pour y mettre, quand ié sérai grand, la photo de la femme qui serait l'amour de ma vie. Ce cadre, je l'ai toujours, et depuis 30 ans, il y a dedans la photo d'Isabella !

I : Il est craquant !

M : Ce larcin de jeunesse est tout à ton honneur, Fidel, mais ça ne nous dit pas comment nous allons pouvoir financer la reconquête de tes électeurs.

F : (indigné) Il n'y a pas d'électeurs dans mon pays !

M : C'est vrai, j'oubliais...

F : Ma toi, amigo, tou a de l'argent.

M : J'ai de l'argent, moi ?

F : Tou es le chef de l'armée française ! Tou n'as qu'à vendre des chars, des missiles, des porte-avions!

M : Je me permets de te signaler qu'en matière de porte-avions, on n'en avait qu'un, qu'il est maintenant au fond de l'eau, et donc... difficilement négociable.

F : Alors, tou n'as qu'à vendre oune Rafale, le meilleur avion du monde !

M : Mon pauvre Fidel, ça fait dix ans qu'on essaie de le fourguer et que personne n'en veut. Alors, à moins de les brader à l'euro symbolique...

F : Tou dois bien avoir des fonds spéciaux dans oune coffre-fort ?

M : C'est vrai, ce qu'il dit, Courtois, on a bien un coffre-fort ?

C : Affirmatif, mon général ! (il ouvre le tiroir de son bureau)

M : Et des fonds spéciaux ?

C : Affirmatif, mon général! (il sort une enveloppe)

M : Et il y a combien dedans ?

C : (ouvrant et cherchant dans l'enveloppe) Rien, mon général.

M : Mais, il y a trois semaines encore, elle était pleine !

C : A moitié pleine, mon général. Je vous rappelle qu'il y a quinze jours, un conseiller de l'Elysée est venu effectuer un prélèvement, sous prétexte que notre président était un peu à court pour payer ses vacances aux Seychelles.

M : Mais le reste, Courtois, le reste ! Il doit bien être là !

C : (retournant l'enveloppe) Elle est vide, mon général. (grandiloquent) Vide comme nos casernes, vide comme le sont de sens les missions fixées à nos soldats, invités à aller se faire tuer dans des combats douteux, vide comme le sont, chaque 1^{er} novembre, nos cimetières militaires. Vide, mon général, vide, aussi vide que la boîte crânienne de Boulet !

B : (entrant par la porte du fond) Présent !

M : Bon, nous allons donc devoir nous débrouiller tout seul. Courtois, vous avez de l'argent ?

C : J'en avais, mon général, mais ma rétrogradation aussi soudaine qu'inattendue au grade de première classe devrait sensiblement amoindrir mes capacités à aider mon prochain.

F : Ié n'ai rien compris. Qu'est-ce qu'il a dit ?

M: Il a dit qu'il refusait.

F : Les chefs d'état-major, ils sont tous les mêmes. Le mien est oune canaille.

M : Le mien aussi, rassure-toi.

C : (sortant son calepin) Je note, mon général, je note...

M : (se tournant vers la présidente) Et vous, madame la présidente, auriez-vous quelques biens disponible ?

I : Vous rigolez ou quoi ? Je n'ai même plus de culotte !

F : Tou n'as plou de coulottes, Isabella, ma perque ?

I : Tu n'as qu'à demander à ton copain, c'est lui qui me l'a prise.

F : Toi, Monty, mon frère, tou as fait ça ! Arraché la coulottes de mi amor !

M : T'excite pas Fidel, t'excite pas, je t'expliquerai. Pour l'instant, il y a mieux à faire qu'à s'apitoyer sur un dérisoire rempart de coton.

I : De soie, général, pas de coton. Je ne porte que de la soie, bien qu'elle soit devenue hors de prix.

F : La soie, tou l'auras bientôt gratuitement, Isabella ! Dès que j'aurai repris le pouvoir, ié férai planter des muriers et nous vivrons dans oune cocon...

I : Ça ne risque pas d'être un peu petit pour deux, oune cocon ?

F : Nous ne serons plus jamais deux, mi amor, puisque désormais nous ne formons plus qu'un.

I : Il est craquant, vous ne trouvez-pas, général ?

M : Je vais vous dire, madame, ce que je trouverais vraiment craquant. Ce serait d'avoir deux millions de dollars pour aider Fidel à récupérer son fauteuil. Or, pour l'instant, on n'a pas le premier centime. J'ai pourtant demandé à tout le monde....

B : (s'avançant) Sauf à moi...

M : Effectivement, Boulet, on ne vous a rien demandé et on ne vous demande rien.

B : C'est regrettable, mon général, car, à défaut d'argent, j'ai une idée.

M : Ce serait bien la première fois.

B : Merci, mon général. J'en déduis donc que mon idée ne vous intéresse pas.

M : Mais si, Boulet, allez-y toujours. Au point où on en est...

B : Mon idée est la suivante. On téléphone au président en se faisant passer pour un Matégualèque et on lui dit que, les parachutistes s'étant emparés du PC et, par la même occasion de sa femme, ils menacent de la découper en rondelles s'ils n'ont pas reçu, dans les trois heures qui suivent, un certain nombre de millions de dollars.

M : Mais c'est du chantage, ça, Boulet !

B : Je sais, mon général.

M : Savez-vous aussi que vous êtes une canaille...

C : (gaiement) Bienvenue au club, sergent !

B : Et encore vous ne savez pas tout, mon général....

M : Cela étant, pourquoi pas ? On peut toujours essayer. On demande combien comme rançon ?

B : Ça dépend du prix que notre président est prêt à payer pour récupérer sa moitié. Personnellement, à la voir comme ça, je ne donnerai pas plus de...

I : (l'interrompant) Toi, le smicard, on te demande rien !

F : Elle a raison. Tais-toi Boulette !

M : Du calme, du calme! Voilà ce qu'on va faire. On démarre les enchères à 2 millions de dollars, puis on augmente au fur et à mesure. Courtois, vous téléphonez!

C : Il n'en est pas question.

M : Vous pouvez me répéter ça ?

C : Il n'en est pas question. Pour la simple et bonne raison que depuis vingt générations je suis Français, que je mange français, que je pense français, et que je parle français avec l'accent français. Il suffira d'à peine quelques mots pour que notre président découvre la supercherie et nous envoie nous faire voir chez Plumeau. Croyez-moi, mon général, il faut quelqu'un qui parle petit nègre, comme votre copain.

F : (furieux) Le petit nègre, il va te couper les coronas.

M : Ce que dit Courtois n'est pas sot. (se tournant vers Fidel) Il serait préférable que ce soit toi qui téléphone.

F : Ié refuse ! Ce serait indigne d'oune présidente comme moi...

C : D'oune ex présidente comme vous.

F : (poursuivant) ... dé faire chanter oune autre présidente.

C : (en confidence) Les loups ne se dévorent pas entre eux...

M : Même pour rentrer en triomphateur à Isabella City ?

F : (grandiloquent) Lé chantage, Monty, il est le salaire des petits, le gagne-pain des sans-grades, des jaloux, des aigris, des faux-culs, des mal baisés, des lâches, des traine-savates. C'est oune téléphoniste comme ça qu'il nous faut, oune couille molle, oune mouton cachant sous le blanc de sa laine la noirceur de son âme. (Au fur et à mesure de la tirade, tous les regards se sont tournés vers Boulet)

M : (s'adressant à Boulet) Vu ? Au boulot, sergent Boulet !

B : (rectifiant) Adjudant Boulet, mon général, si ça ne vous dérange pas.

M : Comment ça, adjudant ? Vous ne seriez pas en train d'essayer de me faire chanter ?

B : Négatif, mon général, c'est le président que je vais faire chanter. Mais tant qu'à y être, autant faire d'une pierre deux coups. C'est donc adjudant tout de suite, ou la rançon jamais.

M : Vous ne l'emporterez pas au paradis, Boulet !

F : Mon paradis à moi, c'est Isabella !

I : Et toi, Fidel, tu es mon Leone, superbe et généreux !

M : Silence les tourteraux ! On y va, Boulet.

B : (décrochant le téléphone et prenant l'accent sud-américain) El señor président ? (...) El général Bouleto à l'appareil, commandant les parachutistes matégualèques. Ceci est oune ultimatum. Nous détenons votre femme en otage. Si dans deux heures nous n'avons pas reçu deux millions de dollars, on la découpe à la machette ! (...) Pardon? Vous ne nous verserez pas oune radis? (...) Dans cé cas vous ne reverrez jamais votre femme vivante ! (...) Vous vous en foutez complètement ? (...) Votre femme est oune emmerdeuse et ça fait des années que vous rêvez d'en être débarrassé ? (...)

I : Oh, le salaud !

B : (reprenant) Puisque vous né comprenez pas la manière douce, ié vais employer la manière forte. C'est trois millions de dollars dans oune heure, ou le missile nucléaire dont nous avons pris le contrôle, sur l'Élysée dans dix

minutes ! (...) Vous vous en foutez aussi ? (...) Vous avez quitté l'Élysée et vous êtes maintenant dans votre résidence secrète dont personne ne connaît l'adresse ? (...) Que je dise à votre femme que vous avez mis ses affaires sur le trottoir qu'elles n'auraient jamais dû quitter (...)

I : Ah, le salaud !

B : (...) que j'en profite aussi pour dire au général Montillier que sa prodigieuse incompétence a toujours fait votre admiration (...) et au président Sanchez y Dé Léone que son cigare, il peut se le mettre dans le... (reposant le téléphone) Il a raccroché !

I : Le salaud, le salaud, le salaud !

M : (compatissant, s'adressant à Isabelle) Je comprends, chère madame, votre désarroi; vous pensiez être aimée et vous ne l'étiez point. Sachez que dans ces cruelles circonstances l'armée française fera son devoir, encore son devoir, toujours son devoir.

I : (désabusée) C'est gentil, mais ça ne me dit pas où je vais coucher ce soir.

F : Dans mes bras, Isabella ! Et dans oune stoudio !

I : Je veux bien, mais tu sais combien ça coûte un studio à Paris ? C'est pas donné.

F : L'armée française, elle a des stoudios, Monty ?

M : Non, nous on fait plutôt dans le dortoir pour 50 ou la chambrée pour 8, avec lits superposés et les chiottes au bout du couloir. Pas vraiment l'idéal pour une lune de miel...

F : Et toi, Monty, tou as oune stoudio ?

M : Non.

C : (vivement) Moi non plus.

B : (après un silence) Moi, j'en ai un !

M : Ne dites pas de bêtises, adjudant Boulet !

B : Lieutenant Boulet si ça ne vous dérange pas, mon général...

M : (outré) Vous avez perdu la tête, Boulet !

B : La tête, peut-être, mais pas les clés. (il sort les clés de sa poche et les agite)

M : Mais comment diable avez-vous fait pour devenir propriétaire avec votre solde de misère ?

B : Les fonds spéciaux, mon général (il indique d'un geste l'enveloppe vide)

M : Quoi ? Vous avez forcé notre coffre-fort ?

B : Affirmatif, mon général. Je me suis dit qu'à force de payer à notre président des vacances au bord de la mer, on allait se retrouver sur le sable, et qu'il était urgent d'investir dans la pierre.

M : (tristement) Mais pourquoi être riche, Boulet ? Vous n'aimez donc plus notre métier ?

B : (avec émotion) Oh si je l'aime, mon général. J'aime l'armée française et en ai tout aimé : les bruits et les odeurs, les ombres et les lumières, les joies secrètes et les chagrins discrets, la force quand il faut, la faiblesse parfois, cette camaraderie, cette chaleur humaine qui fait dire à ceux qui s'en sont éloignés,

pour avoir, dans un moment d'égarement, préféré au képi militaire le chapeau mou des civils. Attention, les gars, il fait froid dehors ! L'armée, c'est ma famille. Les hommes que je commande sont mes enfants, mes compagnons d'armes mes frères, la Patrie ma Maman, et vous, mon général, vous êtes mon Papa !

C : Et ton psychiatre c'est qui ?

B : (ignorant l'interruption) Si vous saviez combien, tout au long de ma carrière, vos encouragements m'ont été précieux Soldat Boulet, vous êtes un incapable ! Caporal Boulet, vous êtes un imbécile ! Caporal-chef Boulet, vous êtes une nullité ! Sergent Boulet, vous êtes une canaille ! Adjudant Boulet, vous êtes un maître-chanteur ! ! Oui, mon père c'est vous !

M : Je vous arrête tout de suite, Boulet. Je ne suis pour rien dans votre venue au monde. Madame votre mère pourra en témoigner.

B : Oui, j'aime l'armée où le plus petit des soldats a dans sa giberne un bâton de maréchal. Prenez mon cas, par exemple, (il consulte sa montre) 4 minutes 30 pour passer du grade de sergent à celui de lieutenant. Vous en connaissez beaucoup, vous, des entreprises du Couac 40 où l'on peut effectuer par son seul mérite une telle ascension ?

F : Tou nous casses les coronas, Boulette ! Donne-moi les clés dou stoudio !

B : Pas avant d'avoir fait l'état des lieux, et notamment du lit.

F : Qu'est-ce qu'il a lé lit ?

B : Il a que le sommier est neuf et j'ai comme l'impression qu'avec les parties de jambes en l'air qui se préparent, ses ressorts vont en prendre un vilain coup. Ce qui est tout à votre honneur, chère madame. Dans ces joutes amoureuses, vous serez, telle l'infanterie, la reine des batailles. Je vous accompagne.

F : Monty, tou es mon frère. Viens dans mes bras !

M : Ne serre pas trop fort, Fidel, j'ai des problèmes avec mes vertèbres L5 L6.

C : (en aparté) L5 L6 ! Ce sont les coordonnées de mon porte-avions...

I : Au revoir, général, je vous avais mal jugé. En vous voyant manœuvrer nos missiles nucléaires, j'ai cru un moment que, le jour de votre naissance, le nombre de neurones vous avait été chichement compté. Je me trompais, vos parents vous ont donné l'intelligence du cœur...

M : (se courbant devant Isabelle en se tenant les lombaires) Ce cœur que je dépose à vos genoux...

I : Une dernière petite chose avant de partir, général. Ce missile nucléaire qui est actuellement en vol, vous avez, si je ne me trompe, le pouvoir de le diriger sur le lieu de votre choix ?

M : (noblement) J'ai ce pouvoir, madame.

I : Si donc vous décidiez de le faire atterrir sur la résidence de mon salopard de mari, ce dernier serait aussitôt transformé en souffle et en chaleur.

M : Absolument! A ceci près que les coordonnées de ce séjour secret étant secrètes, je les ignore.

I : Mais moi, je les connais. (elle s'approche des tables) Comment on fait ? On appuie sur le bouton ?

M : (se précipitant) Surtout pas ! (il couvre le bouton de ses mains) Courtois, expliquez à madame la présidente.

C : C'est très simple, madame, j'entre dans l'ordinateur les coordonnées de l'objectif qui sont...?

I : SO4 H2

C : Je tape donc SO4H2 et vous n'avez plus qu'à valider.

I : (appuyant joyeusement sur la touche) Et je valide !

Albion (voix off de l'officier de tir du plateau d'Albion) Nouvelles coordonnées enregistrées. Vitrification de l'objectif dans 4 minutes, 12 secondes.

I : Vous ne pourriez pas accélérer les choses, général ? 4 minutes, c'est long, c'est long...

M : Je sais, madame, et je le déplore. Mais vous savez, face aux armes intelligentes, nous autres militaires sommes parfois démunis.

I : Au revoir, général.

M : Mes hommages, madame...

I, F et B quittent la scène par la porte du fond. M et C restent seuls.

M : Bon, Courtois, on en était où déjà ?

C : J'avais coulé votre porte-avions et vous étiez en train de chercher le mien (ils se rassoient face à face, le général se tenant le bas du dos) Ah! Il y a un message pour vous sur l'ordinateur.

M : De quoi s'agit-il?

C : C'est le dernier message envoyé par l'amiral commandant le Napoléon. Je vous le lis ?

M : Affirmatif.

C : (lisant) "Au moment de sombrer corps et biens dans l'Atlantique, l'amiral, les officiers, les officiers marinières et les marins du porte-avions Napoléon présentent leurs compliments au général Montillier. Ils s'interrogent cependant sur le bien fondé de cette frappe, sachant que le Napoléon était sur le point de retourner en cale sèche pour y passer les deux prochaines années, que sa nouvelle hélice ne tournant pas plus rond que l'ancienne sa vitesse de croisière était à peine supérieure à celle d'une coquille Saint-Jacques, et qu'il ne représentait donc aucun danger pour personne. L'équipage et moi même nous inclinons, comme notre navire à cet instant précis en train de le faire, devant les raisons hautement stratégiques de ce glorieux naufrage. La mer est calme, quelques rares moutons paissent sur la crête des vagues..."

M : (admiratif) Ce message a quand même de la gueule, non ? J'aime bien la dernière phrase sur les moutons...

C : Ce n'est pas fini, mon général, il y a deux post-scriptum. Le premier dit ceci : Notre porte-avions étant à propulsion nucléaire et votre missile en ayant détruit

le réacteur, vous suggère d'éviter durablement la consommation de poissons en provenance de cette zone.

M : C'est sympa de nous prévenir. Et le second, il dit quoi ?

C : Il est un peu hard, mon général. Je vous le lis quand même ?

M : Lisez!

C : (lisant) La Marine française vous dit merde !

M : Un peu amer, le pacha. Il faut le comprendre. Bon, revenons à nos moutons à nous. Je cherchais votre porte-avions et c'est à moi de balancer la purée. (il réfléchit en se massant les reins puis annonce) L5 L6.

C : (joyeusement) Coulé, mon général !

(Au même moment on entend le bruit d'une explosion, les murs tremblent)

M : C'est quoi ce bordel ? C'est la guerre ?

C : Non, mon général, rassurez-vous. C'est simplement notre missile qui vient de rayer de la carte SO4H2.

M : Dites-moi, Courtois, trois porte-avions au bain, deux missiles au tapis, le mariage d'un président, l'enterrement d'un autre, le bonheur d'Isabelle, le promotion de Boulet, voilà une journée qui se termine bien, non ?

C : Elle n'est pas terminée, mon général.

M : Que voulez-vous dire, colonel Courtois ?

C : Général Courtois, si ça ne vous dérange pas...

M : (stupéfait, puis résigné) Oh, ça ne me dérange pas. Plus rien ne me dérange. (il se lève, ôte ses pattes d'épaule et les tend à C qui s'est également levé) Tenez, prenez-les. Là où je vais, je n'en aurai plus besoin.

C : Et vous allez où ?

M : Dans le civil, Courtois, je prends le chapeau mou.

C : Vous n'avez pas une tête à chapeau !

M : Eh bien, je mettrai une boîte en carton, comme quand j'étais petit et que, déjà, je jouais à la guerre.

C : (sortant son calepin) Je vais vous regretter, mon général. Durant toutes ces années, vous avez été pour moi...

M : (l'interrompant) Épargnez-moi vos trémolos, Courtois. Souvenez-vous : A bon militaire, fermeture éclair. Au revoir, mon général.

C : (s'inclinant): Au revoir, monsieur. Couvrez-vous bien, il fait froid dehors...

Le général Montillier se dirige lentement vers la porte du fond. Rideau.